
La « géographie coloniale » en France

Une catégorie à déconstruire

A “geografia colonial” na França: uma categoria a desconstruir

Deconstructing “Colonial Geography” in France

La “geografía colonial” en Francia: una categoría a desconstruir

Pascal Clerc



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/terrabrasilis/2043>

DOI : 10.4000/terrabrasilis.2043

ISSN : 2316-7793

Éditeur :

Laboratório de Geografia Política - Universidade de São Paulo, Rede Brasileira de História da Geografia e Geografia Histórica

Référence électronique

Pascal Clerc, « La « géographie coloniale » en France », *Terra Brasilis (Nova Série)* [En ligne], 8 | 2017, mis en ligne le 27 juin 2017, consulté le 16 novembre 2018. URL : <http://journals.openedition.org/terrabrasilis/2043> ; DOI : 10.4000/terrabrasilis.2043

Ce document a été généré automatiquement le 16 novembre 2018.

© Rede Brasileira de História da Geografia e Geografia Histórica

La « géographie coloniale » en France

Une catégorie à déconstruire

A “geografia colonial” na França: uma categoria a desconstruir

Deconstructing “Colonial Geography” in France

La “geografía colonial” en Francia: una categoría a desconstruir

Pascal Clerc

- 1 Les relations entre savoirs géographiques et questions coloniales furent jusqu’aux années 1980 un impensé pour les géographes français qui se faisaient épistémologues et historiens de leur discipline. Au cours des décennies qui suivent la Seconde Guerre mondiale, il s’agissait sans doute de taire des proximités jugées peu glorieuses pour la géographie. La situation évolue sous l’impulsion de Vincent Berdoulay (1981), d’Olivier Soubeyran (1989, 1994, 1997 et 2003), de Michel Bruneau et Daniel Dory (1994) ainsi que de l’historien Dominique Lejeune (1993). Tous mettent en évidence l’implication de la petite communauté des géographes français dans le projet de colonisation et la production de savoirs géographiques relatifs aux questions coloniales.
- 2 Mais, sur la base de ces travaux, ces liens étroits sont parfois réduits à une période, un lieu et un homme : les dernières années du XIX^e siècle, les *Annales de Géographie* et Marcel Dubois. Ainsi, la création de la chaire de la Sorbonne et son attribution à Marcel Dubois en 1893 sont souvent considérées comme l’acte fondateur de la « géographie coloniale » (D’Alessandro, 2003). L’usage de l’expression pour qualifier un enseignement serait alors l’équivalent d’un acte de naissance. Nommer, c’est faire exister. Mais c’est aussi occulter le fait qu’en amont de cette mise au jour, les relations entre géographie et colonisation sont étroites. Des savants comme Jules Duval ou Émile Levasseur ont, dès les années 1870, proposé d’associer la géographie aux savoirs produits sur les colonies. De la même manière, la marginalisation de Dubois ne signifie pas la fin de la « géographie coloniale ». Au moins jusqu’à la Seconde Guerre mondiale, de nombreux géographes produisent du savoir sur les espaces de la colonisation, souvent dans une perspective colonialiste et notamment dans les *Annales de Géographie*. Rien ne serait donc plus faux que de clore le

dossier avec la disparition de Dubois de l'organigramme de la revue. Comme le souligne Pierre Singaravélou, « Marcel Dubois est bel et bien l'arbre qui cache la forêt » (Singaravélou, 2011: 241).

- 3 L'objet de ce texte est de revenir sur les savoirs construits, de tenter de contextualiser plus largement les relations entre questions coloniales et savoirs géographiques, d'accorder de l'importance aux mots et aux expressions utilisées en situation. La « géographie coloniale » n'est pas une évidence, un moment disciplinaire qui viendrait s'intégrer *naturellement* entre une géographie des explorations et une géographie tropicale. Dans le contexte savant, politique et sociétal de l'époque coloniale, la « géographie coloniale », avec des guillemets, renvoie à une situation précise, datée, qui définit assez souvent un ou des enseignements. Mais plus généralement, l'articulation entre les questions coloniales et la géographie renvoie à des pratiques et à une idéologie qui impose un cadrage plus large. Elle participe aussi de la configuration du champ savant à une époque, la fin du XIX^e siècle, de structuration disciplinaire, d'universitarisation et, pour ce qui concerne plus spécifiquement la géographie, de définition des objets et des méthodes.

La géographie pour coloniser

- 4 Dans *L'Orientalisme* (1978) puis dans *Culture et impérialisme* (1993), Edward Saïd présente la colonisation comme une opération spatiale de domination au sein de laquelle la géographie est largement engagée. Michael Heffernan (1994) montre à quel point les géographes français sont au cœur de l'entreprise coloniale en mobilisant leur discipline à la fois comme représentation du monde et de son organisation, comme connaissance nécessaire et comme pratique spatiale définissant l'acte même de coloniser. Dans le texte introductif de *Territoires impériaux* (2011), Hélène Blais, Florence Deprest et Pierre Singaravélou exposent la densité des relations entre les « savoirs sur l'espace » et le « fait colonial », densité qui dépasse très largement le cadre de la « géographie », la relativise – mais la mobilise – en croisant les pratiques vernaculaires, les savoirs construits par les savants autochtones, les discours des voyageurs ou les expertises des géographes de la puissance coloniale.¹ La violence faite aux sociétés autochtones est centrale dans ces relations. Elle renvoie à la notion de situation coloniale telle que Georges Balandier (1951) l'a décrite, pour qui la domination est imposée par une minorité à une majorité autochtone en arguant d'une prétendue supériorité; cette relation inégale met en contact des sociétés hétérogènes et ne se perpétue que par l'usage de la force et des procédures de hiérarchisation des sociétés en présence. Les savoirs sur les espaces, les savoirs dits géographiques et/ou la géographie en situation coloniale participent donc de cette situation de domination, ce que Olivier Dollfus appelle aussi « une territorialité de l'autorité » (1994: 13).
- 5 Dans ces conditions, à travers cette récurrence de la dimension spatiale dans le processus de domination, on comprend pourquoi les géographes de la fin du XIX^e siècle et du début du suivant se sont mobilisés pour la cause coloniale,² et pourquoi le fait colonial a pu jouer un rôle central dans la production d'une forme disciplinaire. C'est autour de l'importance accordée à la connaissance géographique que se structure ce qui deviendra un enseignement et un domaine disciplinaire sous le nom de « géographie coloniale ».
- 6 Jules Duval (1813-1870) est un « Algérien », c'est-à-dire selon la terminologie de l'époque, un métropolitain installé en Algérie. C'est le premier sans doute qui, en France, pose la

question des relations entre savoirs géographiques et questions coloniales. Après des études de droit, il devient substitut du procureur du roi à Rodez, sa ville natale, puis l'ennui, des convictions libérales et une sensibilité aux utopies socialistes le poussent, en 1847, à abandonner cette vie paisible. Il quitte la France pour l'Algérie avec la perspective de diriger une exploitation agricole dans la plaine du Sig. Il joint ainsi les actes aux idées, convaincu de la nécessité de prendre possession du monde et d'en exploiter les ressources. Déjà les savoirs géographiques lui semblent importants; il fait la classe aux enfants, leur présente le globe terrestre et les perspectives de mise en valeur de la totalité planétaire. Mais l'expérience de colonisation agricole tourne court. Duval rentre en France et se fixe à Paris au début des années 1850. Rapidement, il devient un des meilleurs spécialistes des questions coloniales. En 1857, il entre à la *Société de Géographie de Paris* (SGL) et en 1868, il est président de la Commission centrale, le véritable organe de décision de la SGL. Son intérêt pour la géographie se traduit aussi avec la publication de deux ouvrages *Notre pays* (1867) et *Notre planète* (1870). Il meurt de manière accidentelle au début de la guerre contre la Prusse alors qu'il retournait à Rodez.

- 7 Pour Duval, une colonisation efficace passe par de solides connaissances géographiques; cette idée est essentielle. Elle deviendra le leitmotiv des géographes spécialistes des questions coloniales. Dans cette perspective, il propose de définir la géographie de manière fonctionnelle: un ensemble de connaissances sur les potentialités de la planète dans une perspective de mise en valeur. Il expose ce point de vue lors d'une conférence faite devant ses collègues de la SGL le 1^{er} mai 1863: connaître les courants qui permettent d'économiser du temps et de l'argent dans les traversées océaniques, connaître la localisation des minéraux et les possibilités de leur exploitation, connaître les sols et les cultures possibles... Il propose un partage des rôles entre la géographie qui décrit et l'économie politique qui explique et applique:

C'est en dressant l'inventaire complet de toutes les forces naturelles à exploiter et des produits à échanger, pays par pays, que la géographie rend de précieux services à l'économie politique. (...) Au travail humain, elle signale les terres à habiter, les mers à sonder, les forêts à abattre ou aménager, les plantes et les animaux à élever ou à acclimater, les forces motrices à utiliser, les richesses souterraines à fouiller. Elle guide chaque race dans l'établissement de l'économie. À l'échange humain, elle signale les infinies ressources, qui résultent de la diversité de tous les éléments terrestres et sociaux dont elle dresse l'inventaire. (Duval, 1863: 245)

- 8 Plus loin, il annonce la finalité d'une géographie renouvelée:

La géographie montre (...) quels emplacements sur le globe les colonies sont les plus profitables aux métropoles, et celles qui sont les plus propices à la race blanche, et celles où doivent prédominer les races colorées. (Duval, 1863: 313-314)
- 9 À une époque durant laquelle la fonction première de la géographie est encore de servir de cadre descriptif aux actions de l'histoire et de livrer un inventaire non finalisé du monde, la proposition de Duval est une invitation à la rupture. Ce sont les enjeux de la colonisation qui en sont à l'origine.

La « géographie coloniale » comme enseignement

- 10 Cet impératif cognitif suppose des enseignements. C'est précisément dans ce cadre que l'expression « géographie coloniale » sera forgée.

- 11 Numa Broc (1974 et 1978) mentionne la création d'une maîtrise de conférences de « géographie coloniale » à la Sorbonne en 1885. Cette création serait liée à « l'affaire de Lang-Son » (mars 1885), un moment de panique de l'état-major français sur le terrain indochinois qui traduit la fragilité de l'option coloniale et entraîne la chute du gouvernement Ferry. Sans entrer dans les détails, on peut voir ce nouvel enseignement comme la réponse par la connaissance géographique aux errements de l'état-major. Cette nouvelle « conférence de géographie » est attribuée à Marcel Dubois.
- 12 L'année suivante, une chaire de « géographie coloniale » est créée à l'École libre des sciences politiques. Elle est confiée à Paul Pelet, membre du Conseil supérieur des colonies et futur auteur d'un *Atlas des colonies françaises* en 1900. En 1893, la « géographie coloniale » entre à la Faculté des lettres de Paris avec la création d'une chaire pour Marcel Dubois. Puis tout s'enchaîne assez vite lorsqu'en province, des cours de « géographie coloniale » sont mis en place dans les universités et les chambres de commerce. En 1899-1900,³ un tiers des enseignements de géographie dans le supérieur est consacré à des questions coloniales ou bien à l'étude de colonies spécifiques: la chaire de la Sorbonne et le cours complémentaire qui y est associé, le cours de géographie de l'École Coloniale, la chaire de l'École Libre des Sciences Politiques, le cours de l'Université et de la Chambre de Commerce de Bordeaux, le cours de la Chambre de Commerce de Marseille et celui de Lyon. On peut y ajouter une partie importante des cours de géographie de l'École Supérieure des Lettres d'Alger (Deprest, 2009). Des temporalités très voisines concernent l'ensemble des sciences sociales : histoire, économie, psychologie, ethnologie... et donnent forme à un « enseignement supérieur colonial » (Singaravélou, 2009).
- 13 Cette densification des enseignements liés à la colonisation touche aussi le cursus secondaire. L'enjeu est toujours le même: acquérir des connaissances géographiques pour connaître le monde afin de pouvoir le mettre en valeur, ce que le savant polygraphe Émile Levasseur, la véritable cheville ouvrière des transformations de l'enseignement secondaire dans les années 1870 (Clerc, 2007), résume d'une manière limpide: « La Terre est le domaine de l'homme; il faut que l'homme connaisse son domaine pour en jouir et pour le mettre en valeur : la géographie a pour objet de le lui apprendre » (Levasseur, 1872 :56).
- 14 Jusqu'aux années 1860, la géographie scolaire relevait surtout de la nomenclature administrative et d'éléments de repérage pour les actions de l'histoire. Sous l'impulsion de Victor Duruy et de Levasseur, de nouvelles finalités émergent, plus utilitaires, qui placent la géographie économique au cœur du projet éducatif. Par cette mutation, la discipline, jusque-là subordonnée à l'histoire, gagne en autonomie et en légitimité. Sa place dans les cursus est renforcée par ces orientations puisque à partir de 1872-1874, l'enseignement géographique ne quitte plus l'enseignement secondaire. Devenu ministre de l'Instruction publique, Duruy décide d'engager des réformes qui seront poursuivies par Jules Simon, un de ses successeurs. Dans les faits, c'est Levasseur qui pilote ces réformes. Il présente le commerce, l'industrie et l'agriculture comme des activités indissociables et au service de la connaissance du monde. Il ajoute qu'il est utile de savoir:
- la géographie commerciale des pays éloignés, de connaître les produits fournis par les industries extractives, manufacturières et agricoles des principales contrées, le gisement et l'importance des matières premières de grande consommation, les produits que consomment et fabriquent les places les plus importantes, les moyens de communication. (cité par Marchand, 2000: 344)

- 15 La terre et ses sous-ensembles sont appréhendés comme des ressources potentielles que l'activité humaine est susceptible de valoriser par l'exploitation minière, la culture, l'élevage, l'industrie, les activités de transport et de commerce.
- 16 À partir des années 1880, alors que la France entre dans une nouvelle période active de colonisation (Tunisie, Madagascar, Annam...) et que les rivalités coloniales s'exacerbent, les attentes se font plus explicites encore. Le 10 mars 1886, le Directeur de l'enseignement secondaire Charles Zévort adresse un rapport à son ministre de tutelle. Il profite de l'occasion pour faire état de ses convictions concernant l'enseignement géographique. La discipline qui doit être enseignée aux élèves est:
- la science qui nous renseigne sur les ressources économiques des peuples étrangers, qui signale leur produits naturels, qui insiste sur les facilités d'extraction et de mise en œuvre des matières premières, sur les routes du commerce; qui provoque constamment la comparaison sur les ressources similaires de la France, qui nous montre par là où nous en sommes nous mêmes, quels efforts nous avons à faire, quel terrain à regagner, quelles positions à conserver ou à défendre. (cité par Marchand, 2000: 518)
- 17 Ce texte est important par la synthèse qu'il opère entre une géographie économique qui décrit précisément le monde, ses caractéristiques et ses potentialités, et une discipline tournée aussi vers des préoccupations nationalistes. Zévort fait référence au contexte de la « course aux colonies ».
- 18 Une nouvelle réforme, en 1890, fournit l'occasion d'enfoncer le clou:
- Les nécessités de ce temps, les besoins de ce pays, c'est à la géographie surtout qu'il appartient de les faire connaître. Comme l'histoire le fait pour le passé, elle assigne à notre patrie sa place dans le monde actuel; elle pèse ses ressources de toutes sortes, elle les compare; elle trace son champ d'action, montre dans quelle direction on pourra l'étendre, sur quels points il faudra la défendre ; elle signale les obstacles, les concurrences, et nous marque le rang que nous devons garder ou prendre dans la grande mêlée des intérêts contemporains. (...)
- De plus, pour mettre la jeunesse française en garde contre un défaut qui a pu être un défaut français, ne voir que soi dans le monde, on étendra ce cours jusqu'aux limites du monde, par des aperçus sur notre colonisation, notre protectorat, nos relations commerciales, politiques et mêmes intellectuelles. On donnera ainsi à notre patrie sa place parmi les nations; et ce sera le terme naturel de l'enseignement géographique, car c'est la *fin* de l'éducation morale et civique que nous nous faisons un devoir de ne jamais séparer de la culture intellectuelle. (cité par Marchand, 2000: 582)
- 19 Il ne s'agit pas seulement d'un « enseignement géographique » mais d'une « éducation par la géographie » (Marchand, 2000 : 592-593). De la mise en valeur du monde au profit de la totalité de l'humanité à la défense des intérêts coloniaux de la France, c'est la même question qui préoccupe certains savants en particulier au cours des années 1870 et 1880. Par l'enseignement d'une géographie renouvelée, il s'agit de contribuer efficacement à l'essor économique national.

La « Bataille des *Annales* »

- 20 En cette fin de siècle, les questions coloniales n'occupent pas seulement les esprits de ceux qui s'intéressent à l'enseignement. Elles sont aussi au cœur de la constitution de la géographie comme science universitaire.

- 21 En 1891, Paul Vidal de la Blache et Marcel Dubois créent les *Annales de Géographie*. Dès le numéro inaugural, daté du mois d'octobre, les questions relatives aux colonies sont centrales. Le premier texte publié dans la revue est signé par Pierre Foncin et porte sur « La France extérieure ». C'est à la fois un état des lieux et un plaidoyer pour la poursuite de la colonisation. Le second texte est intitulé « La France et les voies de pénétration au Soudan ». Il est écrit par Henri Schirmer et toujours dans ce premier numéro, la première partie d'un autre texte de Schirmer est publiée (« La géographie de l'Afrique en 1880 et 1890 »); c'est un état des lieux de la connaissance géographique des territoires africains à l'époque. Ainsi, sur les sept articles de ce premier numéro des *Annales*, trois concernent directement les espaces coloniaux. Le contenu d'une autre section de la revue, la Chronique géographique, corrobore ce constat avec une orientation constamment centrée sur la colonisation et défendant celle-ci sans réserves (Clerc, 2014a).
- 22 En 1894, se termine la brève collaboration de Vidal de la Blache et de Dubois à la direction des *Annales*; le numéro 14 daté du 15 octobre 1894 est le dernier sur lequel figure le nom de Dubois. Il ne publiera plus aucun texte dans la revue. Dès la livraison suivante, il est remplacé par Lucien Gallois associé au géologue Emmanuel de Margerie ; dans le même mouvement Maurice Zimmermann remplace Henri Froidevaux comme responsable de la Chronique.
- 23 La mise à l'écart de Dubois semble indiscutable même si les circonstances de son départ de la direction de la revue sont mal connues. Soubeyran parle de « l'éviction » de Dubois à plusieurs reprises. Dans son journal, Maurice Zimmermann note à la date du 10 janvier 1895: « Je rentre pour déjeuner à 11 ½ quand Vidal me fait prévenir qu'il a à me parler. Il me met au piquet – Dubois le quitte et entraîne Froidevaux. Je refais la chronique des *Annales*. » (cité par Clerc, 2015 : 39) Les archives disponibles n'ont pas permis jusqu'à maintenant d'en dire beaucoup plus sur les conditions dans lesquelles cesse cette collaboration.
- 24 Olivier Soubeyran (1989, 1994, 1997 et 2003) étudie à plusieurs reprises cet épisode qu'il nomme « la bataille des *Annales* ». Son analyse le conduit à conclure à une forme d'opposition scientifique entre Vidal de la Blache et Dubois qui se conclurait par la victoire des idées du premier et donc par la fin du tropisme colonial de la géographie.
- 25 Deux explications sont généralement avancées pour expliquer la fin de l'activité de Dubois à la tête des *Annales*. La première est politique: le très nationaliste Dubois est antidreyfusard – il sera en 1898 parmi les membres fondateurs de la Ligue de la Patrie Française qui défend ardemment des positions hostiles à Dreyfus – tandis que Vidal de la Blache comme Gallois ou Zimmermann sont dreyfusards.⁴ La seconde explication avancée est scientifique et relèverait d'une divergence majeure quant aux orientations de la géographie. C'est l'hypothèse principale proposée par Soubeyran. La controverse scientifique ne porterait pas directement sur la question coloniale mais, par l'intermédiaire de cette question, sur le choix entre deux paradigmes pour la géographie.

Deux conceptions de la géographie ?

- 26 Cette « bataille des *Annales* » oppose selon Soubeyran deux « systèmes d'idées ».⁵ Il décrit ainsi celui de Gallois à travers l'analyse d'un article sur la Dombes que ce dernier livre à la revue en 1892:

- 27 L'article cristallise en une dizaine de pages, ce qui deviendra exemplaire de la pensée géographique française : le parti pris géologique, l'enchaînement déterministe, linéaire, nécessaire, abouti, d'une relation entre l'homme et le sol. Une approche où les découpages de l'espace qui sont produits par l'histoire et la politique dénaturent ce que la nature avait uni, et sont par conséquent déclarés artificiels et non-géographiques. Une vision non-planificatrice, qui se veut haute et désintéressée, où l'on décrit ce qui est par rapport à ce qui a été, où les actes d'aménagement et d'ingénierie récents réparent essentiellement les erreurs du passé pour retrouver l'harmonie que nous dictait la division naturelle (Soubeyran, 1997: 115).
- 28 Le « système d'idées » de Dubois relèverait lui d'une géographie appliquée qui amorce une nouvelle voie possible pour la discipline. Cette géographie est tournée vers le monde et sa transformation. C'est une géographie de l'action que propose Dubois; elle participe d'un projet de connaissance des territoires colonisés ou à coloniser dans la perspective de leur aménagement. Dans la plupart de ses écrits, Dubois revient sur la question de l'impératif de la connaissance géographique pour l'entreprise coloniale. Soubeyran, s'inspirant des travaux de Rabinow (2006), voit dans le paradigme duboisien cette forme de modernité que serait une géographie du projet et de l'aménagement. À ce titre, les territoires coloniaux seraient les laboratoires d'une pensée nouvelle de la saisie des territoires par les sociétés;⁶ ce que Marie-Claire Robic (1992) qualifie de rapport de domination de l'homme sur la nature. Les questions coloniales transforment la géographie, impose un « décentrement épistémologique » (Soubeyran, 1989: 84; 1994: 205) en proposant aux géographes non seulement de nouveaux terrains de recherche mais des terrains d'une autre nature, des espaces de potentialités. D'un autre point de vue, cette géographie « moderne » participe, aux côtés d'autres sciences humaines, à la justification de l'entreprise coloniale (Sibeud, 2004) par les « nécessités » de la mise en valeur.
- 29 L'action coloniale a besoin de savoirs géographiques. C'est le point de vue de Dubois comme de Zimmermann ou encore de Drapeyron. On retrouve, au niveau de la science, les mêmes arguments que ceux développés pour la géographie scolaire. Revenons sur « l'affaire de Lang-Son et sur le plaidoyer de Drapeyron pour la création d'une école de géographie:
- Si la France eût depuis dix ans possédé une école de géographie (...) on n'aurait pas vu, à la réception d'une dépêche de Hanoi, gouvernants et gouvernés, perdant jusqu'à la notion des distances, des obstacles, du nombre d'hommes engagés de part et d'autre, se croire menacés (...) d'un nouveau Sedan. (Drapeyron, 1885: 2)
- 30 Drapeyron plaide pour une colonisation scientifique appuyée notamment sur le « diagnostic » fourni par les savoirs géographiques. Il dénonce « L'ignorance géographique » (Drapeyron, 1885: 2) comme explication des errements de la politique et des pratiques coloniales. Dubois tient le même discours dans la leçon d'ouverture de son cours de géographie coloniale lorsqu'il fait allusion à l'accord de 1890 entre la France et le Royaume-Uni pour le partage du Sahara et de ses marges:
- Avec une notion plus saine de la valeur relative des diverses régions d'Afrique, nous n'aurions sans doute pas signé la convention d'août 1890, qui nous a si largement pourvus de sables sahariens, mais nous serions devenus les maîtres de l'Ouganda ! (Dubois, 1896: 10)
- 31 L'atout de la géographie réside dans la finesse de l'échelle d'analyse. Dubois critique les économistes qui considèrent de manière globale les territoires et consacre plusieurs pages de sa leçon introductive à démontrer la supériorité de la méthode des géographes. Il revendique la spécificité de l'approche géographique vis-à-vis de travaux trop généraux

qui ne distinguent pas les différences fines entre les milieux et, pire encore, appliquent des modèles européens sur des espaces africains ou asiatiques. À la variété des milieux correspond une extraordinaire diversité humaine, elle aussi négligée par certains économistes. Sans utiliser l'expression, Dubois dénonce la référence de ces derniers à une sorte d'*homo oeconomicus*, « un homme exempt de toutes les empreintes que lui donnent son métier, la classe, la nationalité et son degré de civilisation » (Dubois, 1896: 130).

- 32 Zimmermann s'inscrit dans la filiation de Drapeyron ou de Dubois. Il rappelle l'aptitude propre aux géographes, à se saisir de cette diversité, ajoutant que « les vérités d'ensemble (...) n'offrent qu'un lointain rapport avec la géographie » (Zimmermann, 1899:159). Les colonies ont une nature propre et trop de ceux qui envoient les ordres considèrent « n'importe quelle colonie comme la banlieue des bureaux ministériels d'où partent les ordres » (Zimmermann, 1899: 158).

En toute espèce d'affaire, il faut savoir d'une façon précise sur quel terrain on opère et ce que l'on a l'intention de tenter (...) On ne saurait donner les mêmes conseils pour la mise en valeur du Tonkin que pour celle de l'Annam, du Laos et de la Cochinchine. Et dans le Tonkin même, il y a tout autre chose à faire dans les hautes terres et dans le delta.

L'émigrant ne saurait trop se pénétrer de cette extraordinaire complexité des régions où il veut s'établir. On ne saurait trop le mettre en garde contre les généralisations imprudentes. (Zimmermann, 1899: 160)

- 33 Comme Dubois, il rappelle quelques épisodes malheureux dont l'exposé se veut édifiant, parfois les mêmes épisodes comme lorsqu'en 1890, « faute de connaître la situation réelle de la Compagnie du Niger et la valeur des pays haoussas, ils les Français abandonnèrent d'un fatal trait de plume la partie la plus riche du Soudan en échange des étendues stériles du Sahara. » (Zimmermann, 1899: 157). L'espace mondial est différencié. Oublier la spécificité des « lois de la nature tropicale » (Zimmermann, 1899 : 158), faire comme si on pouvait mettre en œuvre des pratiques agricoles ou appliquer des règles de construction des bâtiments et de réalisation des infrastructures de transport de manière uniforme en tout point du globe, conduit à des modes de mise en valeur inefficaces et coûteux. Ainsi, Zimmermann montre que les Français « ne purent venir à bout, malgré d'énormes dépenses, du chemin de fer du Sénégal au Niger » (Zimmermann, 1899: 157) et particulier dans la région de Kayes (dans l'actuel Mali) pour lequel, l'ensemble du chantier dut être repris en raison de la méconnaissance de la pédologie, de la biologie et de la climatologie tropicale, ainsi que de l'application irréfléchie des règles valables en France. Par conséquent, les remblais furent emportés par les pluies, les traverses dévorées par les fourmis et le matériel rendu intransportable par une mauvaise connaissance de la saisonnalité. Toute cette rhétorique est désormais bien rôdée et Zimmermann prend place dans la longue série de géographes qui plaident pour leur chapelle face aux autres sciences sociales.

- 34 Dépassant le conflit frontal entre deux « systèmes d'idées », Marie-Claire Robic (1992) propose une autre lecture des différentes conceptions de la géographie en France autour des années 1900. La première est celle de Reclus et Dubois (dont les positions sont pourtant fort éloignées sur nombre de sujets), une conception unitaire de la géographie autour de l'élément humain;⁷ elle peut être dédoublée avec d'une part la vision romantique de Reclus d'une alliance entre l'homme et la nature et d'autre part celle de Dubois pour qui l'espace terrestre est totalement finalisé par son utilité pour l'homme. Une autre conception est portée par Albert de Lapparent, géologue de formation puis géomorphologue, qui plaide pour une science naturaliste au sein de laquelle l'élément

humain est presque complètement absent. Enfin, la conception de Vidal de la Blache et de Gallois repose sur une « synthèse » fondée sur une combinaison d'éléments physiques, souvent déterminants, et humains. Pour Marie-Claire Robic, il s'agit moins d'une opposition frontale entre ces diverses conceptions, que d'une confrontation complexe entre des positions au sein d'un « champ intellectuel global » avec des « convergences » et des « alliances momentanées » (Robic, 1992: 127) qui dessinent plusieurs combinaisons possibles. Elle insiste en outre sur la mixité du paradigme vidalien, non seulement pour ce qui concerne l'association des éléments physiques et humains, mais aussi pour sa capacité à intégrer diverses dimensions de la discipline.

- 35 En opposant deux conceptions de la géographie: celle de Vidal de la Blache et Gallois qui serait académique et détachée des affaires du monde à celle de Dubois, engagée et appliquée, Soubeyran dresse une barrière au sein du corpus géographique, minore les relations multiples et complexes qui existent entre la géographie académique et les autres formes du savoir géographique au cours de la première moitié du XX^e siècle et minore aussi l'intégration de la géographie relative aux colonies et à la colonisation au sein de la géographie vidalienne et post-vidalienne.
- 36 Il est une autre question à discuter, celle selon laquelle la fin de la collaboration entre Vidal de la Blache et Dubois sonnerait le glas de la « géographie coloniale ».⁸ La simple comptabilité des écrits relatifs aux colonies dans les *Annales de Géographie* suffit à démentir cette assertion (Deprest, 2009; Clerc, 2014a). Quasiment jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, les *Annales* publient de nombreux articles relatifs aux colonies. Et la vision de Gallois n'est pas celle qui domine; la plupart des articles privilégient une approche mixte, associant des approches descriptives de genre de vie à des réflexions plus engagées sur les possibilités d'aménagement des espaces (Clerc, 2006).

Le contexte international

- 37 C'est seulement en 1934 lors du congrès de l'Union Géographique Internationale (UGI) de Varsovie qu'une sous-section de la section « Géographie humaine » est appelée « Géographie coloniale ».⁹ Selon Robic (2010), c'est en raison des tensions politiques et de la dimension possiblement explosive d'un tel sujet qu'une telle dénomination est évitée depuis le début du siècle. Quatre ans plus tard, en 1938 à Amsterdam lors du 15^{ème} congrès, une section à part entière est nommée « géographie coloniale »; le tabou est tombé. C'est un succès considérable: avec 72 communications, deux fois plus que la section « Géographie humaine » à laquelle elle était rattachée précédemment et plus que n'importe quelle autre section du congrès (Leclerc, 1989), la « géographie coloniale » atteint sa plus grande visibilité à l'échelle internationale. Quatre géographes français proposent des communications: Pierre Deffontaines, Pierre Gourou, Charles Robequain et Robert Tinthoin. Le président de l'UGI, Charles Close, justifie dans son discours d'ouverture l'évolution des thématiques d'un congrès à l'autre: La disparition d'une section consacrée aux explorations, et implicitement son remplacement par la section de « géographie coloniale », est associée aux évolutions du monde et des centres d'intérêt. Certes, la situation du pays organisateur n'est pas étrangère à cette orientation et à ce succès. Comme le rappelle Jacques Leclerc (1989), les Pays-Bas ont alors un Empire de plus de 2 millions de km² et de 65 millions d'habitants. Au vu des titres des communications, cette géographie semble proche des idées de Dubois et se veut applicable à travers notamment l'étude des possibilités de colonisation agricole ou industrielle, et des

impératifs d'aménagement. Les débats qui suivent sont tout aussi pratiques; par exemple se demander à quelle altitude, il est préférable que les Portugais installent leurs lieux de vie en Angola ou au Mozambique.

- 38 Mais l'émergence internationale de la « géographie coloniale » est immédiatement suivie par sa contestation. La section n'est pas reconduite lors du congrès suivant en 1949 à Lisbonne ; elle est remplacée par « Géographie de la colonisation », une section qui expose plus particulièrement « les effets de la colonisation dans les pays colonisés » (Robic, 1996: 217). En 1952 à Washington, il n'y a plus aucune référence aux questions coloniales dans l'intitulé des sections.
- 39 La situation du congrès d'Amsterdam apparaît ainsi dans son exceptionnalité. Cela ne remet pas en cause l'importance du phénomène mais permet de le circonscrire plus précisément. La section coloniale de 1938 répond à une préoccupation majeure des géographes (européens pour l'essentiel), mais son apparition est retardée en raison de sa sensibilité; elle témoigne aussi d'une convergence de vue toute provisoire qui ne résistera pas à la montée des mouvements indépendantistes. Comme pour ce qui concerne les découpages de la BGI et plus généralement la revendication « coloniale » de la géographie, la Seconde Guerre mondiale est le tournant le plus important.

Conclusion: décoloniser la géographie

- 40 En dépit, de quelques positions clairement anticolonialistes, celles d'Élisée Reclus (Ferretti, 2014) et de Jean Dresch en particulier, il faut attendre l'après Seconde Guerre mondiale pour voir se développer des discours critiques sur la colonisation de la part des géographes français (Clerc, 2012).¹⁰
- 41 La « géographie coloniale » est une géographie colonialiste. Pour Dubois et ses contemporains, ce savoir est clairement au service de la colonisation et des colonisateurs. Les géographes français en sont des « acteurs historique » (Cooper, 2010: 67) et proposent une géographie de l'action au service de la cause coloniale. Ce n'est pas seulement un trait français. En 1938, lors du congrès d'Amsterdam, la plupart des délégués tiennent, sans retenue aucune, des propos fortement racistes, mobilisant les stéréotypes les plus éculés pour justifier la colonisation. Seuls « deux ou trois exposés » (Leclerc, 1989: 92) sur les 72 de la section de « géographie coloniale » développent des propos critiques.
- 42 Ces conceptions colonialistes commencent à poser problème autour de la Seconde Guerre mondiale. Certains géographes entendent prendre quelque distance avec l'expression « géographie coloniale », trop liée à la promotion de la colonisation. Revenons au congrès de Lisbonne et au changement d'appellation. En décembre 1947, le géographe portugais Orlando Ribeiro écrit au Français Jean Gottmann (Daveau, 2007) pour lui demander de prendre en charge une section en prévision du congrès qui doit se tenir en 1949. Il en profite pour lui faire part de sa perplexité face au maintien de l'expression « géographie coloniale » pour désigner une section: « Géographie Coloniale – il paraît que c'est un mot fâcheux et qui froisse les gens (...). Mr Robequain (...) aurait voulu changer le titre en Géographie tropicale, ce qui n'est pas le même (...). Bref, on a changé le titre en Géographie de la Colonisation (...) » (cité par Daveau, 2007: 17). Avec ce choix de titre, la géographie relative aux questions coloniales apparaît comme plus détachée du projet politique et de sa réalisation; elle étudie un processus, la colonisation. Le second terme de l'expression ne qualifie pas le premier; il définit un domaine d'étude. Refuser l'appellation

« géographie coloniale », c'est refuser de participer à une entreprise que ces géographes condamnent ou pour le moins critiquent. C'est en raison de ce type de réticences que l'expression « géographie coloniale » va peu à peu s'effacer parallèlement à la disparition de portée plus générale de l'épithète « colonial » pour désigner en France des institutions ou des enseignements. Dès 1934, l'École coloniale devient l'École nationale de la France d'outre-mer. En 1947, l'Institut colonial de Bordeaux devient l'Institut de la France d'outre-mer. À Lyon, l'enseignement colonial de la Chambre de Commerce disparaît vers 1946 et, en 1952, c'est sous le nom d'« École de préparation aux carrières d'outre-mer » qu'un projet de rénovation (qui n'aboutira pas) est lancé.

- 43 Dans la réponse que Gottmann donne à Ribeiro dans la perspective du congrès de Lisbonne, après avoir dit que l'appellation « Géographie de la colonisation » lui semblait préférable à l'ancienne dénomination, il ajoute: « J'espère qu'un jour, il y aura aussi une géographie de l'indépendance. » (cité par Daveau, 2007 : 17) C'est une autre histoire qui commence alors dans laquelle une nouvelle génération de géographe sera impliquée.

BIBLIOGRAPHIE

- BALANDIER G. (1951). La situation coloniale : approche théorique, *Cahiers internationaux de sociologie*, volume 11, pp. 44-79.
- BERDOULAY, V. (1995) (1^{ère} éd. 1981). *La formation de l'école française de géographie*, Paris, Éditions du CTHS.
- BLAIS H., DEPREST F. et SINGARAVÉLOU PP. (dir.) (2011). *Territoires impériaux. Une histoire spatiale du fait coloniale*, Paris, Publications de la Sorbonne.
- BROC N. (1974). L'établissement de la géographie en France; diffusion, institutions, projets (1870-1890). *Annales de Géographie*, n°459, pp. 545-568.
- BROC N. (1978). Nationalisme, colonialisme et géographie, Marcel Dubois (1856-1916). *Annales de géographie*, n°481, pp. 326-333.
- BRUNEAU M. et DORY D. (dir.) (1994). *Géographie des colonisations. XV^e-XX^e siècle*, Paris, L'Harmattan.
- CLERC PP. (2006). La géographie française et les "indigènes". Le cas de l'Afrique du Nord à travers les articles des *Annales de Géographie* (1892-1942). <http://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00752031>.
- CLERC PP. (2007). Émile Levasseur, un libéral en géographie, *L'Espace Géographique*, n°1, pp. 79-92.
- CLERC PP. (2012). Tous colonialistes ? Les géographes français et l'idéologie coloniale, dans *Quand l'injustice crée le droit : le procès des insurgés de Cayenne à Nantes en 1931*, (Actes du colloque des archives départementales de Loire-Atlantique, 14 et 15 avril 2011, Nantes) http://www.loire-atlantique.fr/jcms/cg1_241239/quand-linjustice-cree-le-droit-le-proces-des-insurges-de-cayenne-a-nantes-en-1931

- CLERC PP. (2014a). Les Annales de géographie (1895-1919). Une Chronique de la colonisation en marche, In Jacobo Garcia Alvarez et Joao Carlos Garcia *Historia da Geografia e colonialismo*, Centres des études géographiques de l'Université de Lisbonne / Commission de l'UGI sur l'histoire de la géographie, pp. 63-76.
- CLERC PP. (2014b) Des connaissances pour l'action. La géographie coloniale de Marcel Dubois et Maurice Zimmermann. In « Géographies entre France et Allemagne. Acteurs, notions et pratiques (fin XIX^e siècle-milieu XX^e siècle) », *Revue Germanique Internationale*, 20/2014, pp. 135-146.
- CLERC PP. (2015). Maurice Zimmermann (1869-1950), *Geographers Biobibliographical studies* n°34, pp. 97-126.
- COOPER F. (2010), *Le colonialisme en question. Théorie, connaissance, histoire*, Paris, Payot.
- D'ALESSANDRO C. (2003). Un regard sur la géographie coloniale française, *Annales de Géographie*, n°631, pp. 306-315.
- DAVEAU S. (2007). La Géographie, ça peut survivre à la guerre. Correspondance entre Jean Gottmann et Orlando Ribeiro, *Finisterra. Revista portuguesa de geografia*, Vol. 42, n°83, pp. 5-20.
- DÉBARRE S. et GINSBURGER N. (2014). Géographie des Kolonien, Kolonialgeographie ? Théorisation et objectifs de la géographie coloniale dans les leçons inaugurales de Fritz Jaeger (1911) et de Hans Meyer (1915). In « Géographies entre France et Allemagne. Acteurs, notions et pratiques (fin XIX^e siècle-milieu XX^e siècle) », *Revue Germanique Internationale*, 20, pp. 167-186.
- DEPREST F. (2009). *Géographes en Algérie (1880-1950). Savoirs universitaires en situation coloniale*, Paris, Belin.
- DOLLFUS, O. (1994). Préface. In BRUNEAU M. et DORY D. (dir.), *Géographie des colonisations. XV^e-XX^e siècle*, Paris, L'Harmattan, pp. 11-14.
- DRIVER F. (1992). Geography's empire : histories of geographical knowledge, *Environment and Planning D. Society and Space*, vol. 10, pp. 23-40.
- FERRETTI, F. (2014). *Élisée Reclus, pour une géographie nouvelle*, Paris, Éditions du CTHS.
- GINSBURGER N. (2014). Une école allemande de géographie coloniale ? Géographes universitaires et fait colonial dans l'enseignement supérieur allemand (1873-1919). In *Géographies entre France et Allemagne. Acteurs, notions et pratiques (fin XIX^e siècle-milieu XX^e siècle)*, *Revue Germanique Internationale*, 20/2014, pp. 147-166.
- GODLEVSKA A. et SMITH N. (1994), *Geography and Empire*, Oxford : Blackwell.
- HEFFERNAN M. (1994) . The Science of Empire : The French Geographical Movement and the Forms of French Imperialism, 1870-1920. In GODLEVSKA A. et SMITH N. *Geography and Empire*, Oxford, Blackwell, pp. 92-114.
- LECLERC J. (1989). Amsterdam 1938 un tropique bien blanc, sinon rien. In : BRUNEAU M. et DORY D., *Les enjeux de la tropicalité*, Paris, Masson, pp. 91-97.
- LEJEUNE D. (1993). *Les sociétés de géographie en France et l'expansion coloniale au XIX^e siècle*. Paris, Albin Michel.
- LIVINGSTONE D. N. (2003). *Putting Science in its Place. Geographies of Scientific Knowledge*, Chicago & London, University of Chicago Press.
- RABINOW PP. (2006). *Une France si moderne : naissance du social, 1800-1950*, Paris, Buchet Chastel.

- ROBIC M.-C. (1992). « Géographie et écologie végétale : le tournant de la Belle Époque. In ROBIC M.-C. (dir.) *Du milieu à l'environnement. Pratiques et représentations du rapport homme-nature depuis la Renaissance*, Paris, Economica, pp. 125-165.
- ROBIC M.-C. avec BRIEND A.-M. et RÖSSLER M. (dir.) (1996). *Géographes face au monde. L'Union Géographique Internationale et les congrès de géographie*, Paris, l'Harmattan.
- ROBIC M.-C. (2010). À propos des transferts culturels. Les congrès internationaux de géographie et leurs spatialités, *Revue germanique internationale*, n°12, pp. 33-45.
- SAID E. W. (2005) (1^{ère} éd. 1978). *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Paris, Seuil.
- SAID E. W. (2000) (1^{ère} éd. 1993). *Culture et impérialisme*, Paris, Fayard / Le Monde Diplomatique.
- SIBEUD E. (2004) Les sciences sociales à l'épreuve de la situation coloniale, *Revue d'histoire de sciences humaines*, n°10, pp. 3-7.
- SINGARAVÉLOU PP. (2009). "L'enseignement supérieur colonial". Un état des lieux, *Histoire de l'éducation*, n°122, pp. 71-92.
- SINGARAVÉLOU PP. (2011). *Professer l'Empire. Les sciences coloniales en France sous la III^e République*, Paris, Publications de la Sorbonne.
- SOUBEYRAN O (1989). La géographie coloniale. Un élément structurant dans la naissance de l'École française de géographie. In BRUNEAU M. et DORY D. (dir.), *Enjeux de la tropicalité. Histoire et épistémologie de la géographie*, Paris, Masson, pp. 82-90.
- SOUBEYRAN O. (1994). La géographie coloniale au risque de la modernité. In BRUNEAU M. et DORY D. (dir.), *Géographie des colonisations. XV^e-XX^e siècle*, Paris, L'Harmattan, pp. 193-213.
- SOUBEYRAN O. (1997). *Imaginaire, science et discipline*, Paris, l'Harmattan.
- SOUBEYRAN O. (2003). Marcel Dubois In LÉVY J. et LUSSAULT M. (dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, 2003, pp. 279-281.

Sources

- DRAPEYRON L. (1885). La panique coloniale du 30 mars. L'expansion de la France et la Revue de Géographie, *Revue de géographie*, tome 17, pp. 1-16.
- DUBOIS M. (1894). Leçon d'ouverture du cours de géographie coloniale. Faculté des Lettres (14 décembre 1893), *Annales de Géographie*, tome 3, pp. 121-137.
- DUBOIS M. (1895). *Systèmes coloniaux et peuples colonisateurs. Dogmes et faits*, Paris, Masson/Plon/Nourrit.
- DUBOIS M. (1896). *Les colonies et l'enseignement géographique*, Paris, Chailley et Chalamel.
- DUBOIS M. (1914). Géographie et géographes (à propos d'une thèse), *Le Correspondant*, pp. 833-863.
- DUVAL J. (1863). Des rapports entre la géographie et l'économie politique (Discours lu à la société de géographie de Paris dans sa séance publique du 1er mai 1863 par Jules Duval Duval), *Bulletin de la Société de géographie*, 5^{ème} série, tome 6, pp. 169-250 et pp. 307-325.
- DUVAL J. (1864). *Les colonies et la politique coloniale de la France*, Paris, Arthus Bertrand.
- DUVAL, J. (1867). *Notre pays*, Paris, Hachette.
- DUVAL J. (1870). *Notre planète*, Paris, Hachette.
- « Examens et cours de géographie 1899-1900 », *Annales de Géographie* 43, 1900, pp. 82-85.

GALLOIS L. (1892). La Dombes, *Annales de Géographie*, n°2, pp. 121-131.

LEVASSEUR É. (1872). *L'étude et l'enseignement de la géographie*, Paris : Delagrave.

MARCHAND PP. (prés.) (2000). *L'histoire et la géographie dans l'enseignement secondaire. Textes officiels (1795-1914)*, Paris, INRPP.

ZIMMERMANN M., (1899). Chambre de Commerce de Lyon. Cours d'enseignement colonial. Leçon d'ouverture de M. le professeur Zimmermann, *Gazette judiciaire et commerciale de Lyon*, 1ère année, n°20, pp. 155-161.

NOTES

1. Les relations entre les savoirs géographiques ont donné lieu à de nombreux travaux dans le monde anglophone. Pour s'en tenir à quelques écrits pionniers, rappelons les écrits de Felix Driver (1992) ou de David Livingstone (2003) qui voient dans la géographie la science de l'impérialisme, puis d'Anne Godlewska et de Neil Smith (1994) sur les relations entre *Geography and Empire*.
2. Je ne reviendrais guère ici sur l'engagement colonialiste des géographes français. Voir *Tous colonialistes ?* (Clerc, 2012).
3. Les *Annales de Géographie* ont publié en 1900 un récapitulatif des principaux enseignements supérieurs de géographie en France pour l'année 1899-1900. Ce panorama comporte néanmoins des lacunes : les enseignements des écoles supérieures de commerce et les cours dits populaires, cours municipaux ou cours pour adultes, ne sont pas mentionnés. Voir aussi le recensement des cours de géographie de l'enseignement supérieur effectué par Ludovic Drapeyron (1888, *Revue de Géographie*, tome 17 : 458).
4. Une explication que Soubeyran propose dans son texte de 1994 (1994 : 198).
5. Il définit ainsi un système qui associe quatre pôles : un projet scientifique (qui pourrait en être le cœur), une conception de l'espace, une « rhétorique » (ici, tout ce qui renvoie aux contextes et à la forme du discours), des référents épistémologiques (Soubeyran, 1994 : 199-200).
6. Sur ce point, voir aussi Driver (1992) qui s'attache, sans références aux travaux de Dubois, à mettre en évidence la modernité de la géographie en situation coloniale au cours des dernières années du XIX^e siècle.
7. Dubois le souligne en écrivant que « la géographie n'a pas besoin de l'épithète humaine » (Dubois, 1914 : 860) ; humaine elle l'est, totalement.
8. À deux reprises, Olivier Soubeyran reprend la même formule pour conclure un texte : « Dès 1895, on peut dire que la géographie coloniale est morte. » (Soubeyran, 1989 : 89 ; 1997 : 174).
9. Elle est par contre fréquemment utilisée dans les congrès des sociétés de géographie en France. Quand le Congrès se tient dans une ville de l'Empire, comme à Tunis en 1904, la « géographie coloniale » fait même l'essentiel des communications.
10. Les engagements colonialistes des géographes sont tout aussi nets en Allemagne (Débarre et Ginsburger, 2014 ; Ginsburger, 2014).

RÉSUMÉS

En France, les relations entre savoirs géographiques et questions coloniales sont étroites. Dès le milieu du XIX^e siècle, les territoires à coloniser sont perçus comme un potentiel à mettre en valeur. Le savant Jules Duval envisage le développement d'une nouvelle géographie, économique et appliquée, pour répondre au projet colonial. La géographie coloniale se développe considérablement au tournant du siècle avec des enseignements universitaires et scolaire, des textes théoriques et de nombreux articles dans les revues. Le terrain colonial apparaît alors comme un lieu de modernisation de la géographie autour de questions d'aménagement. Jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, les géographes s'engagent largement pour la cause coloniale. Ce n'est qu'après qu'une géographie qui conteste la colonisation se développe.

Na França, as relações entre os saberes geográficos e as questões coloniais são estreitas. Desde a metade do século XIX, os territórios a colonizar são percebidos como potenciais territórios de valorização econômica. O intelectual Jules Duval visa o desenvolvimento de uma nova geografia, econômica e aplicada, para dar vazão ao projeto colonial. A geografia colonial se desenvolve consideravelmente na virada do século com os ensinamentos universitário e escolar, textos teóricos e numerosos artigos em revistas. O terreno de pesquisa das colônias aparece então como um *lôcus* de modernização da geografia em torno das questões do planejamento territorial. Até a Segunda Guerra Mundial, os geógrafos se engajam largamente pela causa colonial. Será apenas depois da guerra que uma geografia que contesta a colonização se desenvolve.

In France, links between geographical knowledge and colonial issues has been intertwined. From the middle of the 19th century, territories to be colonized have been perceived as a potential to be developed. The scholar Jules Duval has carried out a project for a new economic and applied geography to answer the colonial project. Colonial geography grew considerably at the turn of the century with development of university and school education, and the increasing publication of theoretical texts and papers in journals. Colonial field then appeared as a place for geography's modernization around planning issues. Until the Second World War, geographers were largely involved in the colonial cause. It was only after the Second World War that a geography which challenged the colonization has been developed.

En Francia, las relaciones entre los saberes geográficos y las cuestiones coloniales fueron estrechas. Desde mediados del siglo XIX, los territorios a colonizar fueron percibidos como un potencial que debía ser puesto en valor. El erudito Jules Duval encaró el desarrollo de una nueva geografía, económica y aplicada, para responder al proyecto colonial. La geografía colonial se ha desarrollado considerablemente entre fines del siglo XIX y principios del siglo XX con la educación universitaria y escolar, con textos teóricos y con numerosos artículos publicados en revistas. El terreno colonial aparecía entonces como un lugar de modernización de la geografía alrededor de cuestiones de planificación. Hasta la Segunda Guerra Mundial, los geógrafos se comprometieron ampliamente con la causa colonial. Sólo más tarde surgirá una geografía que contestaría la colonización.

INDEX

Index géographique : França, territórios coloniais franceses

Index chronologique : 1850-1940

Keywords : colonization, colonialism, colonial geography, economic geography, applied geography

Palabras claves : colonización, colonialismo, geografía colonial, geografía económica, geografía aplicada

Palavras-chave : colonização, colonialismo, geografia colonial, geografia econômica, geografia aplicada

Mots-clés : colonisation, colonialisme, géographie coloniale, géographie économique, géographie appliquée

AUTEUR

PASCAL CLERC

Professor (*Maître de conférences*) da Université Lyon I